

Retour à Adam Smith (1723-1790) après deux siècles? Back to Adam Smith (1723-1790) After Two Centuries?

Gérard-R. Pelletier

Volume 66, numéro 3, septembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/601539ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/601539ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, G.-R. (1990). Retour à Adam Smith (1723-1790) après deux siècles?
L'Actualité économique, 66(3), 319–347. <https://doi.org/10.7202/601539ar>

Résumé de l'article

Après un survol des appréciations courantes de l'analyse économique de Smith, on souligne l'intérêt actuel marqué pour la totalité du système incluant d'autres niveaux comme l'histoire, la sociologie et l'éthique. Le plus intéressant de Smith pour les années à venir semble résider bien plus dans ses positions éthiques que dans son analyse économique. En fait, le principal problème pendant actuellement est celui d'une éthique acceptable de la répartition, qui ne semble résider ni dans les théories déontologiques, ni dans l'utilitarisme, mais quelque part entre les deux, comme nous convainc facilement un rapide coup d'oeil sur les positions récentes allant de Hare à Sen en passant par Rawls. La priorité accordée par Smith à d'autres motifs de deux sortes et à deux niveaux au lieu de l'utilité nous donne enfin une vision alternative à l'utilitarisme grâce à des prémisses qui appartiennent maintenant à trois niveaux de généralité et d'universalité. À cause de son naturalisme, cependant, Smith ne nous offre pas de suggestions précises pour expliciter ce système et nous permettre enfin une méthode pour souder n'importe quel système philosophique et pas seulement l'utilitarisme à la théorie économique.

RETOUR À ADAM SMITH (1723-1790) APRÈS DEUX SIÈCLES?

Gérard-R. PELLETIER

Département d'économie

Université de Sherbrooke

RÉSUMÉ – Après un survol des appréciations courantes de l'analyse économique de Smith, on souligne l'intérêt actuel marqué pour la totalité du système incluant d'autres niveaux comme l'histoire, la sociologie et l'éthique. Le plus intéressant de Smith pour les années à venir semble résider bien plus dans ses positions éthiques que dans son analyse économique. En fait, le principal problème pendant actuellement est celui d'une éthique acceptable de la répartition, qui ne semble résider ni dans les théories déontologiques, ni dans l'utilitarisme, mais quelque part entre les deux, comme nous convainc facilement un rapide coup d'oeil sur les positions récentes allant de Hare à Sen en passant par Rawls. La priorité accordée par Smith à d'autres motifs de deux sortes et à deux niveaux au lieu de l'utilité nous donne enfin une vision alternative à l'utilitarisme grâce à des prémisses qui appartiennent maintenant à trois niveaux de généralité et d'universalité. A cause de son naturalisme, cependant, Smith ne nous offre pas de suggestions précises pour expliciter ce système et nous permettre enfin une méthode pour souder n'importe quel système philosophique et pas seulement l'utilitarisme à la théorie économique.

ABSTRACT – *Back to Adam Smith (1723-1790) After Two Centuries?* After a review of current assessments of Smithian economics, the author stresses the interest of the entire system at historical, sociological and ethical levels. The renewed interest in Smith comes from his ethical positions rather than from his skills as an economic analyst. The solution to the vexing problem of ever finding an acceptable ethics in distribution theory seems to be found somewhere between utilitarian and deontological theories. But neither of these two theories alone succeeds in doing so, as one is easily convinced from a short survey of the existing literature ranging from Hare to Rawls and then to Sen. The priority given by Smith to motives of two kinds at two levels different from utility permits one to have an alternative view to utilitarianism for kinds of ethical premises which belong to three levels of generalization and universalization. His naturalism does not permit one to go very far in that direction however, and much work has still to be done to bridge economics to philosophical systems other than, and distinct from, utilitarianism.

L'année 1990 marque le bicentenaire de la mort d'Adam Smith (1723-1790) et le centenaire de la parution des *Principles of Economics* d'Alfred Marshall. Etant donné l'importance qu'on accorde depuis Schumpeter à l'histoire de l'analyse économique, on peut à bon droit s'étonner de la préférence que nous accordons ici à Adam Smith sur Alfred Marshall.

SMITH OU MARSHALL?

Qui peut oublier que le professeur de Keynes fut aussi l'auteur du premier grand traité de théorie micro-économique? C'est Marshall en effet qui popularisa le changement de nom de l'économie politique en celui d'économie, pour souligner un changement d'approche vers plus de rigueur, grâce à l'appareil mathématique et à une plus grande insistance sur des variables susceptibles d'être mesurées. Pour marquer encore davantage le virage vers des techniques plus rigoureuses et une approche plus scientifique, on traduit d'ailleurs de plus en plus le titre devenu commun de ses *Principles of Economics* par *Principes d'économie* au lieu du *Principes d'économie* traditionnel moins convaincant. Ce n'est pas parce que Schumpeter a jugé l'appareil analytique de l'équilibre général de Léon Walras plus prometteur que l'équilibre partiel développé par Marshall que nous nous tournons dans ce texte vers le schéma plus général d'Adam Smith. Ce fut plutôt en 1976 qu'on mit l'accent sur l'analyse économique d'Adam Smith, puisqu'on commémorait alors le bicentenaire de *La richesse des nations*. Ce n'est pas non plus parce que l'apport analytique de Marshall pourrait apparaître moins original ou novateur que ne le fut l'ouvrage d'Adam Smith à son époque. Si certaines notions analytiques de Marshall sont des développements d'idées déjà connues, comme le surplus du consommateur de Jules Dupuit, l'appareil de la courbe de demande, et surtout la notion d'élasticité, dont l'expression mathématique existait déjà chez Cournot, il ne faut pas oublier que le célèbre livre V des *Principles* contient également la première exposition de la théorie de la concurrence imparfaite d'Edward Chamberlin comme celle de la concurrence monopolistique de Joan Robinson. Et même l'attaque de J. H. Clapham de 1922 contre les «boîtes vides» que seraient les économies et déséconomies d'échelle internes et externes, pour expliquer le maintien de l'équilibre concurrentiel au lieu de la tendance inexorable au monopole, n'a pas empêché la mode désormais classique de ces courbes familières de coûts, développées selon son approche, dans tous les manuels. Le raffinement de l'attaque de Clapham par Piero Sraffa en 1926 en a fait réfléchir plusieurs, car Sraffa prétendait que les facteurs qui faisaient descendre les coûts moyens avec l'augmentation des quantités n'étaient même pas de même nature que les facteurs qui expliquaient la remontée des coûts: la courbe en U était composée en fait de deux courbes étrangères l'une à l'autre que Marshall fondait en une seule par une logique douteuse. Mais bien qu'il préconisât l'analyse à coûts constants, Sraffa a plutôt contribué au développement des modèles linéaires et surtout à l'approche néo-ricardienne. Il n'a pas fait cesser les débats autour du statut méthodologique des courbes en U ni réussi à arrêter leur utilisation.

Alors quoi, peut-on répondre, devons-nous soutenir que Smith est plus original que Marshall pour lui accorder cette préférence, ou encore que ses notions de coûts naturels des facteurs et d'avantage absolu dans les échanges valent mieux que l'élasticité des courbes de demandes réciproques raffinées par Marshall? Il n'en est rien. Et ce n'est pas non plus par tendance idéologique pour le supposé ancêtre de la théorie de la valeur-travail que nous accorderons ici la préférence à Smith. Disons

simplement que l'année 1790 fut aussi celle de la dernière révision par Smith de ce qui deviendrait la sixième édition de sa *Théorie des sentiments moraux*.

Se peut-il qu'Adam Smith soit plus d'actualité en 1990 qu'il ne l'était il y a quinze ans, lors du bicentenaire de la publication de *La richesse des nations*, ou même qu'il y a cent ans? Et à cause de *La théorie des sentiments moraux*? C'est la vision un peu paradoxale que voudrait soutenir l'article qu'on va lire. Et pour ajouter du piquant à cette thèse déjà peu banale, on me l'accordera, nous étayerons ci-après les propositions supplémentaires suivantes: Smith est actuellement plus intéressant comme philosophe que comme économiste, et il pourrait bien éclipser sous peu John Stuart Mill comme inspirateur de la philosophie du néo-libéralisme, à cause de l'originalité de ses suggestions dans des questions fondamentales demeurées insolubles.

Cette vision n'est qu'un peu paradoxale, avons-nous dit. En effet, elle s'inscrit logiquement dans les nouvelles avenues du développement des recherches sur Adam Smith depuis les vingt-cinq dernières années. Ces recherches tendent à remettre en question l'oubli dans lequel avait sombré peu à peu sa philosophie et à présenter cette philosophie non seulement en continuité avec l'ouvrage économique culminant qu'est *La richesse des nations* dans l'oeuvre de Smith, mais aussi pour l'éclairer de perspectives plus vastes qui acquièrent encore plus de signification pour l'époque actuelle. Cette ré-interprétation, moins limitée à des contributions analytiques ponctuelles de Smith, est facilitée par l'élargissement actuel de la panoplie des outils d'analyse économique, dans le sillage des recherches les plus récentes issues du théorème de K.J. Arrow et de D. Black sur la fonction de bien-être et la décision sociale. On sait que ces recherches permettent de nous interroger sur les critères de décision sociale qui sous-tendent l'analyse de projets, la politique économique et même toute l'économie appliquée. Le parétianisme fort ou faible, l'utilitarisme généralisé, la fonctionnelle de Rawls, baptisée plus techniquement du type maximin..., s'ajoutent à des critères comme celui de Bernoulli-Nash ou à ceux du *welfarisme*, tel que défini par A.K. Sen. En discutant des critères d'acceptabilité d'une politique, d'équité et de justice distributive dans la répartition, on en est rendu à distinguer les philosophies dites déontologiques ou déductives du néo-libéral Nozick, de Rawls ou même de Kant, et on les contraste avec les diverses théories utilitaristes où l'on range Harsanyi et Arrow à côté de Bentham et J.S. Mill. On sait que les néo-libéraux les plus radicaux, appelés parfois libertariens, sont eux-mêmes caractérisés par leur appartenance, soit à la théorie déontologique des droits naturels de Nozick, dérivant elle-même de Locke, soit à l'utilitarisme de Hume ou de Mill.

L'intérêt renouvelé de Smith, prétendons-nous, vient bien plus maintenant de l'actualité de sa contribution à la conciliation des philosophies sociales actuelles opposées, de types déontologique ou utilitariste ou, comme on dit de plus en plus, conséquentialiste, que des aspects macro-économiques de long terme qui ont intéressé plusieurs commentateurs récents. Nous profiterons cependant de cette

rétrospective de Smith pour souligner des aspects jusqu'ici négligés de ses théories socio-économiques, mais pour ensuite développer les aspects de sa philosophie économique qui sont, à notre avis, les véritables apports qui devraient dans l'avenir justifier sa célébrité. De là les deux parties de ce texte:

I - L'intérêt multidisciplinaire de Smith

II - Une contribution fondamentale: la solution du dilemme théorie déontologique, théorie utilitariste.

I. L'INTÉRÊT MULTIDISCIPLINAIRE DE SMITH

Il apparaît déjà paradoxal que le «père de l'économie politique britannique» ait d'abord été connu, non comme économiste, mais comme professeur de philosophie morale, et qu'on lui ait attribué en économie politique le titre de fondateur, comme s'il avait pu tout-à-coup inventer tous les concepts de la nouvelle science de l'économie politique à partir de sa philosophie. Schumpeter a déjà dénoncé l'étroitesse de l'insularité britannique, qui, encore de nos jours, produit des manuels de micro-économie sans mention de l'équilibre général, ni de Walras¹. Et l'on a même un peu féroce-ment attaqué le mythe de contributions analytiques véritables de la part de Smith en Grande-Bretagne même.

Rappelons d'abord ces titres douteux à la célébrité. Cela nous permettra de mieux camper la véritable originalité de Smith par la suite. Ces faux titres concernent à la fois les contributions ponctuelles supposées et la place de Smith dans l'ensemble de l'oeuvre analytique des auteurs du XVIIIe siècle contemporains de Smith.

a) *L'analyse économique spécialisée*

C'est sans doute Schumpeter qui a eu le plus d'influence dans la réévaluation de la stature véritable de Smith comme économiste analytique par rapport à d'autres auteurs moins connus. Certaines des déclarations contenues dans sa célèbre *History of Economic Analysis* sont si fracassantes que leur notoriété nous permettra de ne les citer que brièvement en passant². La plus connue est évidemment l'affirmation que c'est Robert Turgot qui est le meilleur analyste de son temps, et non Adam Smith. En effet, comparant les trois plus grands analystes du siècle: Beccaria, Smith et Turgot, Schumpeter conclut péremptoirement³:

«Turgot est sans doute le plus brillant des trois, en dépit d'une certaine superficialité qui atténue cette brillance, pas en économie, cependant, mais seulement dans les autres champs de sa culture intellectuelle.»

1. Par exemple, *A Textbook of Economic Theory*, par Alfred W. Stonier et D. C. Hague, Longmans Green and Co., Londres, 1953, pourtant renommé pour sa pédagogie.

2. Schumpeter, Joseph Alois, *History of Economic Analysis*, Oxford University Press, New York, 1954.

3. *Op. cit.*, 248, notre traduction.

Et un peu plus loin, il développe ainsi son idée⁴:

«Même dans son état actuel, le schéma théorique laissé par Turgot est nettement supérieur à l'appareil théorique de *La richesse des nations*, sans même tenir compte de sa priorité dans le temps.»

Quant à Beccaria, qu'il dénomme à un endroit «l'Adam Smith italien»⁵, Schumpeter le compare à Adam Smith du point de vue théorique et il lui crédite même des développements post-smithiens en théorie du commerce international. Ce sont, par exemple, l'indétermination dans les cas isolés de troc, puis la transition de cette étape à celle d'un marché concurrentiel avec détermination d'un équilibre et de là au cas de l'échange indirect⁶. Mais, avec sa perspicacité coutumière, Schumpeter distingue brièvement la différence fondamentale entre leurs deux philosophies, et c'est sur cette différence que repose la thèse principale du présent article⁷:

«Tous les deux prirent joyeusement leurs ébats au fil du fleuve de la vie de leur époque, mais avec une différence: alors que Beccaria partagea tout ce dont se réclame l'utilitarisme et contribua à en préciser la formulation, A. Smith manifesta clairement quelques réserves critiques à l'encontre de cette théorie.»

Si l'on se tourne maintenant vers le détail des contributions analytiques antérieures à Smith et que ce dernier n'aurait fait qu'utiliser, ou encore de ces innovations théoriques supérieures aux siennes et qui ne seront développées qu'à l'époque de ses successeurs, son originalité analytique est encore diminuée.

Il y a peu d'intérêt à illustrer le jugement sévère de Schumpeter pour qui «c'est un fait que *La richesse des nations* ne contient pas une seule idée analytique, aucun principe ni aucune approche qui fût entièrement du nouveau en 1776»⁷. Qu'il suffise de mentionner la main invisible de Mandeville, les avantages du commerce international de Petty, Hume et Davenant et le principe du laisser-faire qui les inspire des physiocrates. On sait que la division du travail remonte jusqu'à Aristote, qui s'inspirait lui-même de Platon, et que Xénophon faisait le lien entre la division du travail qui augmentait l'habileté des artisans et la spécialisation des grandes cités qui s'ensuivait. Que Xénophon ait inspiré Petty en 1671 et les deux, Adam Smith, à travers peut-être Turgot et Beccaria, sont des hypothèses plausibles. De toute façon, l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert décrivait déjà dix-huit opérations pour la manufacture des épingles, chiffre que cite Smith au début de son grand ouvrage⁸.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, 179.

6. *Ibid.*, 180.

7. *Ibid.*, 184

8. Pour un résumé intéressant, voir l'article «Division of Labor» par Peter Groenewegen, *The New Palgrave, a Dictionary of Economics*, edited by John Eatwell, Murray Milgate, Peter Newman, The Macmillan Press Limited, Londres, 1987, vol. 1.

Encore plus étonnantes par rapport à Smith sont les nombreuses avancées analytiques de concurrents ou même de prédécesseurs, que ce dernier aurait omis d'incorporer à son ouvrage et qui ne devaient se retrouver que plus tard chez ses successeurs. Botero (1540-1617) distinguait bien avant Malthus (1766-1834) le conflit entre «vertu générative» et «vertu nutritive» et il recommandait la limitation volontaire ou «*negative check*» de Malthus. En 1686, Petty parlait même de progression arithmétique des vivres, mais, selon Schumpeter, Smith réduisit toute la théorie à un plat truisme: «Chaque espèce animale se multiplie en proportion de ses moyens d'existence et aucune ne peut aller au-delà»⁹. Le double fait que Smith soit assez peu au courant des derniers progrès de la révolution industrielle et qu'il n'ait pas attaché plus d'importance à la problématique de la dynamique de la population, déjà développée par d'autres, jette quelques doutes sur son titre de théoricien du développement économique par excellence¹⁰. On a aussi mis en lumière la supériorité sur Smith de théoriciens de la monnaie comme Cantillon et même Hume, le premier, préfigurant les deux marchés de Wicksell avec le taux réel et le taux monétaire et avec Hume, les deux mécanismes, direct et indirect, par lesquels une injection monétaire se répercute finalement sur les prix; le second, par l'explicitation de cette «période d'attente» avant l'inflation et le mécanisme international de la circulation monétaire. En dépit d'une réhabilitation de Smith, inventeur de la théorie des «*Real Bills*», par Laidler¹¹, ce n'est sans doute pas l'aspect le plus actuel de sa pensée. Malgré une défense de la théorie de la valeur et des prix de Smith un peu forcenée par Hollander¹², ce qu'on peut retenir de mieux est que cette théorie est plus cohérente qu'on croyait, malgré une tendance persistante à négliger l'effet de la demande sur les prix. Même si Turgot était plus clair et qu'on lui doit des trouvailles comme les rendements croissants et décroissants, le concept d'entrepreneur-capitaliste et même la séparation du capitaliste de l'entrepreneur¹³, la possibilité d'une interprétation plus cohérente de Smith est intéressante surtout dans une vision plus systématique de l'ensemble de son œuvre.

C'est donc vers des systèmes où les institutions, les aspects politiques, sociologiques et éthiques prennent plus de place et font davantage appel à l'envergure de Smith de même qu'à son jugement que nous nous tournons maintenant, puisque c'est de ce côté que Smith a le plus à nous apprendre.

9. Schumpeter, *op. cit.*, 255-257.

10. Voir l'introduction de Blaug sur ce point: Blaug, Mark, *Economic Theory in Retrospect*, Fourth Edition, Cambridge University Press, Londres 1985.

11. Laidler, David, «Adam Smith as a Monetary Economist», *The Canadian Journal of Economics / Revue canadienne d'économie*, vol. XIV, mai 1981, 185-200.

12. Hollander, Samuel, *The Economics of Adam Smith*, University of Toronto Press, Toronto, 1973. Voir aussi la critique sympathique de l'ouvrage par Moss: Moss, Laurence S., *History of Political Economy*, vol. 8, no 4, 1976, 564-74.

13. Sur ce point de la distinction entre capitaliste et entrepreneur chez Turgot, voir: Pelletier, Gérard-R., «L'entrepreneur dans la pensée économique: l'originalité méconnue de Turgot», *L'Actualité économique, Revue d'analyse économique*, vol. 66, n° 2, juin 1990.

b) *L'élargissement de l'analyse*

Même si l'on a connu chez les économistes un regain d'intérêt pour Smith, surtout à cause des problèmes de développement économique, qui nécessitaient une approche à long terme plus globale, c'est plutôt en sociologie, en politique et en philosophie qu'on s'est davantage intéressé à une réinterprétation de la grille d'analyse smithienne et à son élargissement à des champs nouveaux.

En égard à la thèse que nous voulons développer dans la deuxième partie: l'actualité de Smith pour une problématique de l'an 2000, deux aspects nous paraissent importants dans les approches multidisciplinaires actuelles. Le premier est le passage de l'histoire conjecturale des supposés contrats sociaux à une caractéristique de Smith et de l'approche économique: le naturalisme éthique. Le second est la clarification d'oppositions qui apparemment empêchent la constitution d'un système intégré des diverses vues de Smith: égoïsme-sympathie, éthique personnelle rigoureuse et ascétique contre idéologie capitaliste libérale.

1) *Histoire conjecturale et naturalisme éthique.*

L'histoire économique, une dimension négligée de l'histoire de l'analyse économique, a joué un premier rôle dans la mutation de ce qui était l'explication historique de la révolution industrielle en un modèle statique à deux secteurs. Hla Myint, dont les articles alimentent encore les discussions sur la théorie du développement¹⁴, a soutenu que l'économie classique était plus adaptée aux problèmes de développement que la théorie de l'allocation optimale des ressources. On pense surtout à Adam Smith, dont le modèle est optimiste et rejoint mieux les objectifs de développement que les modèles pessimistes de Ricardo et de Malthus. Myint explique que la théorie des prix relatifs était d'intérêt secondaire chez eux de sorte qu'ils étaient plus intéressés aux facteurs qui repoussaient la frontière des possibilités de production vers l'extérieur, comme l'accumulation du capital et la croissance de la main-d'oeuvre, qu'aux explications du choix d'un point plutôt que l'autre sur cette frontière. C'est alors que Hollander répondit dans son livre sur Smith que ce dernier était intéressant, même comme co-inventeur du modèle concurrentiel des marchés basé sur l'usage des prix relatifs, et que c'était l'usage du modèle céréaliier simple (*corn model*) qui avait fait négliger cet intérêt chez Smith¹⁵. Cela n'enlève pas cependant la priorité qui a été donnée aux facteurs de long terme et même au modèle historique le plus simple de tous: celui qui envisage le secteur agricole traditionnel comme pourvoyeur de main-d'oeuvre pour le secteur manufacturier en expansion lors de la révolution industrielle, dont *La richesse des nations* est le héraut. Cette théorie des deux stages élémentaires a donné naissance au modèle statique des économies duales, avec son secteur traditionnel et son secteur moderne.

14. Myint, Hla, «The Classical View of the Economic Problem», *Economica*, vol. 13, mai 1946, 119-30 et «Economy Theory and Development Policy», *Economica*, vol. 34, mai 1967, dont les pages 119-21 et 123-27 sont reproduites dans Meier, Gerald M., *Leading Issues in Economic Development*, Deuxième édition, Oxford University Press, Oxford, 1970, 80-86.

15. Hollander, *op. cit.* et Moss, *op. cit.*, 565-6.

Mais l'utilisation du modèle à quatre étapes couplé aux velléités d'utilisation de la valeur-travail de Smith a connu encore plus de succès avec la pensée marxiste, surtout sous la plume de Meek¹⁶. Même si l'on a discrédité cette thèse d'un Smith pré-marxiste, puisque Smith n'a pas adhéré à la valeur-travail et l'a laissée au niveau de l'explication du troc, cependant que le modèle des quatre étapes n'est pas vraiment le schéma intégrateur de *La richesse des nations*, il reste que c'est un modèle important pour expliquer le relativisme politique de Smith et faire la transition entre ses théories éthiques et économiques. Puisque Smith n'est pas le seul à avoir inventé des typologies sur des étapes de la croissance et du développement, nous ne mentionnerons pas ici la discussion de ces modèles jusqu'au modèle contemporain de Rostow, ni même les limitations des théories smithiennes¹⁷. Nous nous contenterons du schéma général qui assigne certaines institutions à certaines étapes de la société.

Il faut d'abord remarquer que Smith doit beaucoup à Francis Hutcheson (1694-1746), son professeur de philosophie morale à Glasgow, qui continuait la grande tradition des juristes du continent, en particulier Grotius (1583-1645) et Pufendorf, traduit par le professeur même de Hutcheson, Carmichael. La notion de contrat social, base de l'Etat, remonte à Pufendorf (1672). Puisque l'on permettait que le droit de propriété et le mécanisme des prix obligent légalement en temps ordinaire, Pufendorf ne voyait pas pourquoi ce contrat ou pacte social devait être rompu en cas de disette, pour donner alors un droit de propriété sur les vivres aux pauvres dans le besoin extrême, comme Grotius prétendait. C'était un devoir moral pour le riche d'aider le pauvre, mais du domaine du droit, on passait alors à celui des conventions sociales de bienveillance envers le pauvre et de sentiments de gratitude des moins bien nantis vis-à-vis leurs bienfaiteurs. Au lieu du pacte originel de Grotius qui définissait des droits fondamentaux pour tous, Pufendorf mit au contraire l'accent sur une émergence graduelle de droits dans des pactes ou contrats sociaux qui évoluaient selon le degré de civilisation des sociétés. A l'étape de la chasse et de la cueillette, seule une convention tacite suffisait pour décider de l'appropriation des biens de la nature. «Un chêne n'appartenait à personne mais les glands étaient à ceux qui les avaient ramassés au sol»¹⁸. Le plein droit de propriété n'était pas non plus nécessaire aux époques de pâturage et d'agriculture aussi longtemps qu'il y avait amplement de terre pour tous. C'est la rareté qui imposa le droit strict.

Adam Smith devait partir de ces discussions sur la priorité de la justice commutative ou des échanges équivalents sur la justice distributive ou selon des

16. Meek, R.L., «Smith, Turgot, and the «Four Stages» Theory», *History of Political Economy*, vol. 3, 1971, 9-27.

17. Nous renvoyons à Meier, *op. cit.*, et à Paul, R.R., *Classical Political Economy*, Kalyani Publishers, New Delhi, 1979, pour la discussion du modèle de Lewis et de la théorie de la «ventilation de la production en vue du surplus» (*vent-for-surplus theory*) prônée par Myint dans le sillage de Smith. Voir aussi Eltis, Walter, *The Classical Theory of Economic Growth*, Macmillan, Londres, 1984.

18. Hont, Istvan et Michael Ignatieff, «Needs and Justice in *The Wealth of Nations*: an Introductory Essay» in *Wealth and Virtue*, edited by Istvan Hont and Micheal Ignatieff, Cambridge University Press, Cambridge, 1983, 33.

droits. Ces discussions dépendaient de conceptions plus générales de la vie vertueuse. C'est pourquoi Hutcheson considérait la justice comme une vertu un peu inférieure, qu'on enseignait non pas avec la morale mais avec le droit et la jurisprudence. Pour l'ami et mentor de Smith, David Hume (1711-1776), la justice était une vertu artificielle, c'est-à-dire qu'elle était construite surtout pour la paix et l'utilité sociales. Le droit qui l'appliquait variait selon les pays et les époques, et la jurisprudence codifiait des décisions encore plus variables selon les tribunaux. Nous savons par la publication de notes d'étudiants aux cours de Smith à Glasgow entre 1762 et 1765 qu'il suivait la tradition de Hutcheson. Ce dernier traitait d'abord de l'éthique, qui s'occupe de la vertu, puis passait à la jurisprudence naturelle, qui comprenait les droits personnels ou le droit privé, l'économique ou devoirs et droits des membres d'une maison et enfin la politique, qui traitait des divers modèles de gouvernement et des droits réciproques des états. C'est dans le chapitre traitant de la politique qu'on retrouvait l'économie politique, partagée en deux parties: hygiène et sécurité («police»), et bas prix et abondance (économie publique). Smith insistait sur le fait que la justice était le ciment de la société, puisque dans les temps actuels la vertu ne suffisait plus, et que l'économie politique était à son tour un «expédient», à défaut de pouvoir établir la justice.

La société de chasseurs, avons-nous vu, ne connaît pas la richesse personnelle. La forêt est à tous, il n'y a pas de propriété privée et pas de raison par conséquent pour avoir un gouvernement fort; un conseil des anciens transmet la sagesse de l'expérience et règle les disputes, et cela apparaît adéquat.

Au stade de la société pastorale, nous disent les cours de Glasgow et *La richesse des nations*¹⁹, divers facteurs ont conduit à une appropriation de la richesse et à sa concentration aux mains d'une partie de la population. L'inégalité des fortunes oblige à un gouvernement plus fort, pour maintenir le droit de propriété et régulariser la transmission du patrimoine. À côté de la richesse, facteur de pouvoir, la naissance et la famille prennent de l'importance car elles transmettent le pouvoir de la propriété.

Après une période anarchique de parcellisation des terres, le stade de l'agriculture augmente encore le pouvoir de la famille en concentrant l'héritage sur l'aîné, pour prévenir le démembrement d'une propriété continue sur un territoire. Cette concentration de la propriété pousse les autres membres de la famille à l'émigration, d'où la croissance des villes, qui finissent par concurrencer le pouvoir des seigneurs par les forces armées qu'on peut y lever grâce à la concentration de la population. De là une nouvelle source de désordre et la nécessité d'un pouvoir supérieur à celui des seigneurs. Si la concentration de la propriété demeure agricole et conduit vers l'esclavage, seules les préférences et les interdictions de la classe dominante ont force de loi; on a donc aussi les économies les moins efficaces, puisque la personne humaine ne peut plus affirmer son identité et n'a pas d'espoir de gratification

19. Pour le détail voir: Skinner, Andrew S., «Adam Smith: an Economic Interpretation of History», *Essays on Adam Smith*, Edited by Andrew S. Skinner and Thomas Wilson, Clarendon Press, Oxford, 1975, 154-78.

proportionnellement à ses efforts. L'apparition de l'industrie permet aux seigneurs de dépenser leurs surplus au lieu qu'ils servent à accroître davantage leur pouvoir territorial.

L'étape de la société mercantile voit la possibilité de l'émergence et de l'enrichissement d'une classe moyenne par le travail, la frugalité et l'accumulation d'épargnes, grâce au développement d'une économie monétaire, à laquelle tout le monde finit par être soumis. Le gain matériel et la consommation vont de pair dans ce nouvel état de la société qui voit la richesse s'étendre même aux classes industrielles. Pour autant que l'idée d'auto-réalisation personnelle émerge de la libéralisation des échanges, ce rouage fait partie de l'harmonie de la nature à laquelle aspiraient les anciens stoïciens. Hume fournit à Smith la justification de cette activité surtout matérielle. L'auto-réalisation identifie des besoins et des désirs que l'activité cherche à combler. La jouissance de la vie est devenue le motif du travail et la consommation devient justifiée si elle n'est pas purement vaine et ostentatoire. La généralisation de ce nouveau moteur de l'activité conduit à un gouvernement plus démocratique et respectueux des individus, car les masses réclament le parlementarisme.

Au mercantilisme métalliste ou bullioniste qui tentait par tous les moyens d'accumuler les espèces sonnantes pour payer la solde d'armées de mercenaires succède une époque de mercantilisme des échanges, dominée par les populations industrielles des pays qui partagent le libéralisme et s'enrichissent mutuellement par l'extension des échanges qui s'ensuit. Mais il faut empêcher que des privilèges de monopole découragent l'effort d'entreprise cependant que le travail serait taxé par un prix plus élevé des denrées.

Deux points importants sont à noter en conclusion. Le premier est pour rappeler le changement qui survient dans l'éthique à l'époque de Pufendorf. Avec cet auteur, l'éthique antérieure qui déduisait rationnellement des règles de conduite à partir de définitions de la nature humaine tend à être remplacée par des règles éthiques situées davantage dans le temps. Au lieu d'une casuistique qui essaie d'adapter des principes permanents à une réalité changeante, c'est l'éthique elle-même qui assume les conditions changeantes de la société tout en les intégrant. Ceci n'est pas seulement une réminiscence de l'approche matérialiste de Marx, mais aussi de la démarche dialectique de Hegel. Ce dernier finit par se résoudre, par exemple, à renoncer à la synthèse grecque, rendue impossible par l'avènement du christianisme, qu'on ne pouvait plus gommer. Il n'est pas impossible que Hegel ait été influencé par cette approche de Smith, comme il est probable qu'en retour les commentateurs actuels aient été influencés parfois même inconsciemment par Hegel. Quoi qu'il en soit, ce rapprochement entre règles éthiques, conditions matérielles et valeurs dominantes d'une société à un moment de l'histoire a conduit principalement dans les pays anglo-saxons à une approche éthique dite naturaliste, dans laquelle les propositions normatives sont ramenées à des questions de faits. Pour Hobbes, par exemple, le bien était ce qu'on recherchait et le mal, ce qu'on fuyait. C'est à Hutcheson qu'on doit la maxime fondamentale de l'utilitarisme: «L'action la meilleure est celle qui procure le plus grand bonheur pour le plus grand nombre; et

la pire, celle qui occasionne le plus grand malheur»²⁰. Font aussi partie du naturalisme éthique les courants intuitionnistes et définitionnistes modernes, pour lesquels on peut définir les termes éthiques comme des termes de faits: le bien est un objet d'intérêt qu'on préfère, le juste est ce qui conduit à un bonheur stable pour un groupe.

Il ne serait donc pas surprenant que le système éthique de Smith décrive plus qu'il ne prescrive. Cette deuxième remarque s'applique en effet au grand ouvrage éthique de Smith, *La théorie des sentiments moraux*, qui est plus une psychologie de l'acte moral qu'un livre normatif. Il ne faudrait pas trop chercher dans la conciliation de cette oeuvre avec *La richesse des nations*, des principes théoriques généraux clairement établis dont tout le système politico-économique de Smith pourrait être directement déduit. N'oublions pas que même la théorie des quatre phases historiques que nous venons de résumer dérive en partie de notes de cours que Smith avait fait brûler avant sa mort, avec d'autres inédits qu'on soupçonne être des brouillons d'un ouvrage annoncé sur «les principes généraux du droit et du gouvernement, et sur les différentes révolutions qu'ils ont connues selon les âges et les cycles des sociétés, non seulement en ce qui concerne la justice, mais la politique, les revenus et la défense, tout ce qui est l'objet des lois»²¹. Pour terminer cette deuxième conclusion, retenons donc que même si Smith n'est pas à proprement parler un utilitariste, son naturalisme éthique venant surtout de sentiments moraux au lieu de systèmes rationnellement déduits aura des conséquences tant sur la nature plutôt négative de ses prescriptions éthiques que sur l'absence d'institutions politiques positives qui puissent en découler. Un commentateur, Sheldon Wolin, a même pu écrire que Smith mettait l'accent sur un modèle politique d'où était exclue le plus possible la nécessité d'intervention d'un corps politique extérieur²².

2) La synthèse des oppositions.

On sait maintenant que la prétendue contradiction entre *Les sentiments moraux* et *La richesse des nations* repose sur un quiproquo, Smith ayant par distraction réutilisé le terme de sympathie dans son sens d'empathie ou de sentiment fraternel pour l'opposer à l'égoïsme une couple de fois, alors que dans *La théorie des sentiments moraux* le mécanisme de sympathie est un rouage du jugement normatif par lequel nous nous mettons en imagination dans les conditions et les sentiments d'une personne pour apprécier jusqu'où son action est justifiée. Le mécanisme de sympathie ainsi décrit peut même nous faire éprouver de l'antipathie pour l'agent d'une action que nous réprouvons. Smith nous explique que nos jugements sont le produit en partie de facteurs sociologiques, à commencer par la transmission de

20. Hutcheson, Francis, in, *British Moralists 1650-1800*, D.D. Raphael, editor, Clarendon Press, Oxford, 1969, p. 261 paragraphe 303.

21. Smith, Adam, *The Theory of Moral Sentiments*, The Glasgow Edition of the Works and Correspondence of Adam Smith, Oxford University Press, Oxford, 1976, p. 342. Ma traduction. Nous abrégons ci-après par T.M.S.

22. Winch, Donald, *Adam Smith's Politics*, Cambridge University Press, Cambridge, 1978, p. 21, réfère à *Politics and Vision*, (1960) de Wolin.

règles de conduite que nous devons observer étant jeunes pour plaire à nos proches, puis plus tard par l'attention aux réactions des autres à nos agissements. Cette théorie sociologique épuise-t-elle Smith²³? Smith répond à Gilbert Elliot qui soulevait alors l'objection qu'il serait impossible selon cette théorie sociologique que nous puissions soutenir un jugement moral opposé à l'opinion populaire (ou nos modernes sondages) par sa théorie du spectateur impartial²⁴, qu'il décrit comme «un juge entre nous-mêmes et notre entourage», «une personne en général, un spectateur impartial qui considère notre conduite avec la même indifférence que nous affichons envers la conduite des autres»²⁵. Plus loin, il parle d'un «juge à l'intérieur de nous»²⁶ qui fonderait son jugement sur «certains principes établis par la nature pour gouverner nos appréciations de la conduite de ceux avec qui nous vivons»²⁷.

C'était assez pour que l'on recherche ces principes premiers malgré leur peu d'évidence. Nous avons résumé ailleurs Ralph Lindgren qui établit ainsi tout un système de Smith dans lequel *La richesse des nations* serait une partie: un traité de morale appliquée²⁸. A partir de cet ouvrage et d'autres développements depuis, en particulier ceux de Rosenberg, on imagine ainsi les développements institutionnels du système de Smith²⁹.

Smith avait déjà admis à Hume que son mécanisme de sympathie avait des limites: le mécanisme de réplication d'une émotion désagréable peut avoir des ratés à cause de la répugnance que nous avons à recréer en nous une émotion qui nous fait souffrir. Nous avons ainsi moins de sympathie pour la honte de quelqu'un que pour les acclamations qui saluent quelqu'un d'autre. Nous ne comprenons pas bien les motifs des actes de nos ennemis souvent. De là la nécessité d'une vie réglée et d'un contrôle de soi constant pour avoir l'esprit libéré des passions trop fortes qui faussent le jugement du spectateur du dedans ou de la conscience. Car la vie heureuse pour Smith est dans la paix de l'âme, qui ne nécessite qu'une modeste aisance matérielle mais dépend en grande partie de la bienveillance d'autrui et du sentiment de la mériter. Plusieurs passages étonnants de *La théorie des sentiments moraux* nous indiquent comment il passe de cette position éthique à son économie politique.

23. Ce serait l'aspect dominant selon certains: Dunn, John, «From Applied Theology to Social Analysis: the Break between John Locke and the Scottish Enlightenment», *Wealth and Virtue... op. cit.*, 119-36.

24. *The Correspondance of Adam Smith*, edited by E.C. Mossner and I.S. Ross, Clarendon Press, Oxford, 1977, 48-57.

25. *Ibid.*, 54, notre traduction.

26. *Ibid.*, 55

27. *Ibid.*, 53

28. Pelletier, Gérard R., «Trois bicentennaires: Hume, Condillac, Smith», *L'Actualité économique, Revue d'analyse économique*, vol. 53, N° 1, janvier 1977, 44-64.

29. Lindgren, J. R., *The Social Philosophy of Adam Smith*, Martinus Nijhoff, La Haye, 1973, Rosenberg, N. «Some Institutional Aspects of the Wealth of Nations», *The Journal of Political Economy*, vol. 68, 1960, 557-70.

Sa théorie du mécanisme de sympathie l'amène à remarquer que nul sentiment ne nuit plus à la paix de l'âme que le remords (p. 84). Ce remords peut venir de la honte qu'induit en nous le mépris des autres pour des actes crapuleux. C'est pourquoi nous sympathisons plus avec ceux qui réussissent car ils sont moins tentés par ces manoeuvres honteuses. Cette admiration des riches conduit à plus de rapacité car tout le monde veut leur ressembler. De là une corruption des sentiments moraux apportée par une mauvaise appréciation de la valeur des choses à cause d'une trop grande admiration de la richesse et du pouvoir (p. 61), car la sympathie des autres et leur appréciation favorable sont plus faciles quand on a réussi. C'est donc à cause de la rapacité des hommes qu'il faut construire, non sur leur bienveillance, mais sur leur égoïsme, régularisé strictement par la justice. Même si «pour l'essentiel de ce qui constitue le vrai bonheur de la vie humaine, (les pauvres) ne sont inférieurs en rien à ceux qui semblent bien au-dessus d'eux» et si «pour la souplesse du corps et la paix de l'âme tous les rangs sociaux sont presque au même niveau et le mendiant au soleil le long de la route possède une sécurité que lui envient les rois» (p.185), il faut quand même une sorte de tromperie de la nature par laquelle «les riches sont conduits par une main invisible à une distribution des nécessités de la vie presque semblable à celle que produirait une distribution égalitaire des terres» (p. 184). C'est la concurrence.

Mais la vision mercantiliste de l'économie empêche ce mécanisme de la concurrence des activités de jouer son rôle. Il faudrait que les travailleurs et les entrepreneurs-capitalistes aient au moins l'espérance que le gain de leurs efforts ne sera pas moindre que celui que peuvent apporter les intrigues des oisifs et les connivences des grands marchands avec les privilèges de leurs compagnies. Le mécanisme de sympathie ne joue plus entre les sentiments des bureaucrates de l'état mercantiliste et ceux des classes montantes. Les spécialisations bureaucratiques et les officines empêchent les requérants de comprendre les motifs des décisions administratives cependant que la parcellisation des tâches bureaucratiques empêche une juste compréhension des problèmes des administrés et une vision d'ensemble des solutions à leur apporter. C'est pourquoi l'état mercantiliste tient artificiellement les prix des denrées élevés en reconduisant des privilèges de monopoles et des préférences douanières qui nuisent aux classes actives. Une vision toute négative de la justice ici conduit au projet de démantèlement de cet état injuste au profit de la seule liberté jugée moins délétère. En plus de cette politique plus libérale obtenue par l'abolition des privilèges des marchands, Smith attaquait les lois qui ne convenaient plus à la situation historique et certaines institutions comme les corporations et les guildes, qu'il jugeait injustes pour la rémunération des travaux et inefficaces dans l'allocation des ressources. Il condamnait pour les mêmes raisons les grands domaines et les grandes corporations gérés anonymement dans l'absentéisme des propriétaires et distinguait dans ce but le travail productif du travail improductif des absents et des fonctionnaires. Pour être productif, un travail devait fournir un produit qui ait une valeur, qui se conserve de façon à être transmis

dans l'échange, et qui puisse être reproduit sans infusion continue de nouveau capital.

Cela entraînait l'«expédient» de Smith inexorablement vers la production matérielle, en vue de satisfaire bien plus la «vanité» des gens que leurs besoins primaires, et même vers la «corruption de leurs sentiments moraux», ce contre quoi il semblait vouloir lutter. Mais c'était nécessaire à ce moment de l'histoire. Vers quoi d'autre aspirait-il?

C'est ici que commence le plus intéressant: comment Smith sait-il qu'il n'est pas lui-même victime de la corruption de ses sentiments moraux, et au nom de quels principes peut-il juger de cette corruption dans la société? Si ces principes existent, peuvent-ils conduire à des institutions et à des biens institutionnels et publics qui dépassent la simple administration des contrats et l'application d'une justice purement négative? Ce sont là des questions que l'on pose de nos jours à propos du libéralisme et encore plus fondamentalement à propos de l'utilitarisme. Comme on ne semble pas y trouver de réponse satisfaisante, nous pensons approfondir davantage Smith dans la seconde partie, pour trouver au moins de nouvelles avenues de solution.

II. UNE CONTRIBUTION FONDAMENTALE: LA SOLUTION DU DILEMME THÉORIE DÉONTOLOGIQUE, THÉORIE UTILITARISTE

Le lecteur pressé voudra sans doute savoir quelle est la portée pratique de ce que nous voulons dire, puisque la première partie l'aura laissé sur son appétit à ce sujet. La *Problématique* qui suit partira du problème concret des famines actuelles analysé par A.K. Sen pour déboucher sur l'opposition entre éthique des conséquences ou de l'utilité et éthique déontologique ou des droits et devoirs dérivés de principes, comme responsable de bien des problèmes économiques actuels. Ensuite, nous passerons à des *Esquisses de solution* actuellement proposées pour terminer par *Ce que Smith suggère* sur la problématique exposée.

a) *Problématique*

L'illustration actuelle et extrême des famines par laquelle nous commençons pour présenter notre problématique peut aussi être vue comme un autre point de vue pour aborder les problèmes de répartition. Le recours inévitable à des propositions normatives s'ensuit tout naturellement, et l'importance de Smith commencera à se dessiner davantage, pour l'étude de ce genre de problèmes.

1) *L'exemple des famines.*

A.K. Sen est arrivé à une conclusion peu banale à la suite de l'analyse des famines les plus terribles de la seconde moitié de ce siècle: dans tous les cas, il y avait en stock suffisamment de vivres pour couvrir tous les besoins pressants. La famine était due à un manque de pouvoir d'achat de vivres par ceux qui en avaient le plus besoin ou plus précisément, à une absence d'un titre d'ayant-droit («*entitlement*»)

à ces vivres³⁰. Ce n'était donc pas à proprement parler un problème économique dans le sens où on l'entend généralement.

Nous avons déjà mentionné ce problème dans la première partie, au sujet des droits naturels ou d'un contrat originel de Grotius, mis en doute avec la montée du libéralisme par Pufendorf. En fait, les auteurs de l'article d'où cette proposition a été tirée basaient toute leur argumentation sur le problème de la famine, qu'ils aient ou non eu vent de l'analyse de Sen³¹. Mais résumons d'abord l'argument de Sen et gardons pour un deuxième temps la vision de Smith.

Sen analyse trois grandes famines: la grande famine du Bengale de 1943, avec ses trois millions de victimes, la famine d'Éthiopie de 1973, avec 200 000 victimes, et celle du Bangladesh de 1974, dont les effets indirects par le choléra et autres maladies seraient responsables de près de un million et demi de morts. Dans ces trois cas, il y avait plus de nourriture dans le pays pour ces années qu'en d'autres années sans famine. La famine était donc plus une question d'ayant-droit à la nourriture qu'une question de sa disponibilité. Les deux premières famines ne coïncidaient pas non plus avec du chômage anormal; c'est seulement pour la troisième que les inondations ont augmenté le chômage. C'étaient donc les principes du droit et les valeurs éthiques dominantes qui avaient permis ces famines. Comme de nos jours, des valeurs qui avantageaient certaines catégories de la société pouvaient être mises en cause comme on les met encore en cause lorsque l'aide que nous acheminons est détournée des véritables victimes au nom de principes de répartition que nous ne partageons pas.

2) *Qu'aurait fait Smith?*

Suivant la tradition scolastique, Grotius aurait permis aux victimes dans ces cas un droit de préemption et même le vol sur les stocks existants sans qu'il y ait délit.

Avec l'abandon de la tradition par Pufendorf, Locke, Hume et Smith, il semble que les victimes étaient condamnées à la famine. Mais plusieurs raisons vont contre cette conclusion dans le cas de Hume et de Smith. On connaît les privilèges des usuriers du sous-continent indien et leur pouvoir sur les fermiers endettés, dont ils rachetaient les terres à l'époque de ces famines. Cette situation initiale aurait été condamnée par Hume et Smith. S'il est vrai qu'avec le droit strict de propriété les disettes sont plus durement ressenties, Hume et Smith étaient cependant pour une meilleure rémunération des travailleurs qui aurait tempéré l'effet des crises. De plus, on sait que Smith prévoyait même des exceptions pour les régions les plus pauvres, dans les processus de libéralisation de l'emploi et d'abolition des jurandes et corporations.

30. Sen, Amartya, «Ingredients of Famine Analysis: Availability and Entitlements», *Quarterly Journal of Economics*, vol. 95, Août 1981, 433-64 repr. dans Sen, Amartya, *Resources, Values and Development*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1984, 452-84.

31. Hont, Istvan et Michael Ignatieff, «Needs and Justice in *The Wealth of Nations*...» *op. cit.*

Mais c'est évidemment lorsque nous discutons des solutions plus générales qu'il devient plus intéressant.

Même avec ses trois millions de victimes, la grande famine du Bengale pouvait être en partie justifiée par l'utilitarisme puisque les victimes ne forment que 3% de la population de cette région, qui est d'environ cent millions d'habitants. Une telle éventualité devait avoir été envisagée lors de famines antérieures, mais l'utilitarisme pouvait justifier que la plus grande utilité pour le plus grand nombre fasse que la stratification sociale inégalitaire ne soit changée que très progressivement pour garder l'activité et une certaine paix sociale, même avec ce genre de risques. Des génocides avaient même été envisagés théoriquement par le professeur de Smith, Hutcheson³² :

«Si l'euthanasie des vieillards tend vraiment au bien commun tout en abrégant leurs souffrances, cela apparaît sans doute justifié (...). Si une race faible ou difforme ne pouvait jamais, malgré la technique et l'ingéniosité, se rendre utile à l'humanité mais devenait au contraire un poids si lourd qu'il atteindrait une limite insupportable, pour conduire tout un pays à la misère, il serait juste de la supprimer.»

Il est sûr qu'Hutcheson lui-même était embarrassé par ces excès de la méthode utilitariste ou conséquentialiste.

La nécessité de faire intervenir un élément rationnel plus général ou se rattachant davantage à l'inviolabilité de la personne humaine fut avancée par Joseph Butler (1692-1752), à l'encontre de l'utilitarisme de Hutcheson, car il n'admettait pas que l'on sacrifie des gens aujourd'hui pour le plus grand bonheur des prochaines générations. C'est alors la raison qui intervient pour juger la nature même de l'acte indépendamment de ses effets. Une ligne de raisonnement consiste à faire remarquer l'incertitude des effets conséquents et l'insuffisance de ce critère pour juger si un acte est bon ou mauvais: si je veux aider quelqu'un qui se noie mais que je m'y prends mal, l'action est-elle mauvaise malgré ses effets négatifs? La plupart des gens pensent le contraire. Il faut donc de toute nécessité un critère ou une règle «*a priori*» comme supplément à une théorie qui juge par l'utilité sociale ou les conséquences.

Nous avons ici une proposition admise par la presque totalité des penseurs actuels, mais elle fait problème. A côté de la théorie déontologique ou déductive issue de la scolastique et continuée par Grotius et l'église catholique mais réfutée par la tradition libérale dans la ligne de Pufendorf, nous voyons une affirmation nouvelle du rôle de la raison «*a priori*» contre le critère «*a posteriori*» que représente l'utilité. Plus près de l'utilitarisme sont les compromis de Hutcheson et de Hume; tendant plus vers des raisonnements déductifs généraux se trouvent Butler et Smith.

Actuellement, plusieurs auteurs importants, tenants de l'utilitarisme, comme Harsanyi et Hare, admettent la nécessité d'un clivage entre deux niveaux de

32. Selby-Bigge, L.A., edited by, *British Moralists*, Oxford University Press, Oxford, 1897, 122.

l'utilitarisme, un niveau inférieur qui tient compte des conséquences, et un niveau plus abstrait qui admet des normes générales pour dominer le niveau inférieur. Ces auteurs se basent sur des précédents, comme John Stuart Mill qui inspire une grande part du néo-libéralisme et, bien avant lui, Francis Hutcheson et David Hume. La fonctionnelle à deux niveaux de Harsanyi, fonctionnelle parce qu'elle envisage des modalités à la fonction d'utilité, s'avère importante parce qu'elle s'intègre à la théorie du bien-être où elle peut être discutée. Elle est fort critiquée³³.

John Rawls est célèbre pour ses principes déontologiques introduits explicitement sous les noms de «principe de différence» et de «critère du maximin». De plus, Rawls utilise un équivalent du spectateur impartial qu'on retrouve chez Butler, Hutcheson, Hume et surtout Smith, pour justifier ses principes. Sen le corrige et le complète. Mais ces deux auteurs sont critiqués à leur tour par les utilitaristes.

Si l'on met à part les tenants de Kant, le seul représentant d'une théorie déontologique est Nozick, mais l'interprétation qu'on fait de sa doctrine des droits individuels absolus pourrait conduire à accepter l'éventualité des famines, car les corrections qu'on voudrait apporter aux injustices qu'ont produit les droits de propriété actuels pourraient créer des injustices encore plus graves en même temps qu'amener le chaos. Plusieurs libertariens actuels sont plus ou moins près d'une telle position.

L'intérêt de Smith vient précisément du fait qu'on peut le camper à égale distance de l'utilitarisme et des théories normatives «*a priori*». Après avoir fait un tour rapide des solutions actuellement proposées, nous verrons ce que Smith pourrait apporter à l'éclairage des problèmes contemporains d'équité et de justice dans les droits de propriété et la répartition des surplus.

b) *Esquisses de solution*

L'inconvénient des illustrations est de restreindre la portée des questions étudiées pour s'assurer de la compréhension du lecteur. Comme ce serait particulièrement dommageable pour Smith, dont les idées sur la valeur et la répartition sont connues et exploitées par les néo-ricardiens et les marxistes depuis longtemps, nous commencerons par élargir le débat à ses véritables dimensions, pour ensuite seulement examiner les propositions des auteurs que nous avons mentionnés précédemment.

1) *Les véritables dimensions de l'intervention de Smith.*

Il ne faut pas ramener dans le cas des famines pré-citées les limitations de la solution utilitariste au seul problème de l'impossibilité ou de la difficulté des comparaisons interpersonnelles d'utilités cardinales. Car les deux faces du principe de Pareto, le critère de l'unanimité ou celui de l'indifférence, par lequel une solution est admissible si quelqu'un peut se trouver sur une courbe d'indifférence supérieure

33. Boadway, Robert, and Neil Bruce, *Welfare Economics*, Basil Blackwell Inc., New-York, 1984, 179-81.

cependant que personne d'autre ne se trouverait sur une courbe inférieure, font aussi partie d'une même approche plus vaste ou d'une même philosophie qu'on appelle l'utilitarisme, que les préférences soient de nature ordinale ou cardinale. On peut d'ailleurs dans certains cas comparer des différences d'accroissement d'utilité, ou, comme préférerait dire Pareto, d'ophélimité³⁴. Même dans ces cas, il se pourrait qu'il y ait plus d'utilité sociale à ne pas stocker à coût élevé des vivres contre un risque calculé d'une catastrophe d'une envergure prévisible. Le théorème d'Arrow est basé sur l'ordinalisme mais il n'en demeure pas moins une version de l'utilitarisme, qui essaie de distinguer deux niveaux d'utilité: les goûts, axés sur les choix de biens de consommation offerts sur les marchés, et les valeurs, lorsque l'individu affirme ses «principes généraux d'équité»³⁵. En effet, il explique (p. 61) que les goûts même bien ordonnés ne peuvent décider entre deux sortes de répartition qui n'affectent pas la consommation d'un individu donné. Mais goûts et valeurs sont compatibles chez Arrow et permettent simplement l'expression complète des préférences.

Adam Smith envisageait quant à lui la possibilité de conflits, car en pratique on ne décide pas de ce qui est bon ou mauvais simplement par l'utilité, mais d'abord en analysant les motifs d'une décision. En effet, nous savons déjà que les conséquences peuvent parfois être autres qu'on l'avait prévu. Enfin, le mécanisme de sympathie nous a appris comment arriver à des règles générales d'approbation et de désapprobation qui ne coïncident pas nécessairement avec la plus grande utilité.

Cependant, on connaît une extension du mécanisme de sympathie de Smith pour arriver à faire des comparaisons interpersonnelles du genre «je préférerais être un Tel dans telle situation plutôt que tel Autre dans telle autre situation». Ce genre de comparaison par extension sympathique de notre personnalité à la situation des autres pourrait même contourner le théorème d'Arrow en permettant et le cardinalisme et les comparaisons interpersonnelles prévues par l'utilitarisme de Bentham. Sen a en effet généralisé le principe différentiel de Suppes basé sur l'extension de la sympathie: on peut imaginer une règle de décision sociale dans laquelle une personne changerait de place avec toutes celles expérimentant la situation x . Si elle obtient alors au moins autant d'utilité que lorsqu'elle change de place avec les personnes expérimentant y , alors x est socialement au moins aussi bon que y , et on peut ensuite comparer x avec la situation z , etc³⁶.

Les diverses utilisations de l'extension de la sympathie en vue de règles anonymes, impersonnelles ou universalisables reflètent toutes la nécessité de fonder des décisions de partage et l'attribution de droits sur d'autres principes que la sommation des utilités individuelles. Ce type d'universalisation, que Bentham

34. Sen, Amartya, *Choice, Welfare and Measurement*, The M.I.T. Press, Cambridge, Massachusetts, 1982, chap. 9 et 12.

35. Arrow, K.J., *Social Choice and Individual Values*, deuxième édition, Wiley, New-York 1963, 18.

36. Sen A.K., *Collective Choice and Social Welfare*, Holden-Day, San Francisco, Oliver and Boyd, Londres, 1970, pp. 146-151.

disait avoir pris de Kant, semble cependant ne pas faire explicitement appel à d'autres principes que celui de l'utilité ou de la convenance. On peut l'interpréter comme une règle de prudence ou d'assurance pour le cas où soi-même ou ses proches essuieraient un revers de fortune. C'est encore l'égoïsme psychologique des plaisirs et des peines de Bentham qui s'applique et c'est seulement le risque qui pourrait amener cet égoïsme bien compris à se restreindre comme règle éthique.

Selon nous, ce type «d'universalisation» mériterait d'être scruté d'une façon plus approfondie car il ne semble pas faire explicitement usage de la raison pour juger de la propriété ou de la pertinence d'un acte, comme le voulait Smith, et l'universalisation à laquelle aspire R.M. Hare n'est pas non plus, semble-t-il, celle à laquelle tendait Kant, qui ferait encore plus que Smith appel à des critères rationnels basés sur une idée de nature humaine³⁷. Nous y reviendrons d'ailleurs.

Mais les règles absolues ou déontologiques de Kant semblent au-delà du naturalisme de Smith. Par ailleurs, Smith ouvre plus que les utilitaristes la voie à la reconnaissance de principes rationnels, jugés nécessaires par de plus en plus d'intervenants pour sortir des limites conceptuelles et pratiques de l'utilitarisme.

2) *Quelles règles?*

On connaît des règles largement acceptables qui s'éloignent peu de l'utilitarisme hédoniste benthamien et qui pourraient prévenir le désastre des famines qui nous a servi d'illustration. Le problème est dans le processus pratique de leur utilisation. Ainsi, le procédé d'universalisation du principe de Suppes monte très vite à des nombres astronomiques de permutations de personnes selon Sen: au-delà de trois millions et demi pour une population de dix personnes, si l'on veut suivre rigoureusement la procédure³⁸. C'est pourquoi pourrait s'avérer intéressante une méthode qui procéderait davantage en compréhension, ou par des raisonnements déductifs partant de propositions très générales qu'on applique aux exigences spécifiques des solutions particulières, au lieu de procéder en extension, c'est-à-dire essayer d'arriver à un assentiment sur des propositions particulières par le moyen de la recherche de l'unanimité. Smith et Kant seraient plutôt des tenants de l'approche par compréhension alors que c'est le courant démocratique libéral du XIX^{ème} siècle qui procéderait par extension.

La première règle connue est celle de John Rawls³⁹, qui spécifie que les individus jugés les plus défavorisés seront les plus aidés par la redistribution. C'est le principe du maximin, qui veut maximiser l'utilité dans la situation où elle est minimale. Ce principe est acceptable aux Etats-Unis où l'importante minorité noire est facilement identifiable comme étant la plus défavorisée, avec d'autres immigrants également

37. Hare, R.M., *Moral Thinking*, Clarendon Press, Oxford, 1981. Ce livre est à ajouter à la bibliographie analysée par Sen dans *Collective Choice...*, 1970, *op. cit.*

38. Sen, A.K., *Collective Choice...*, *op. cit.*, 151.

39. Rawls, John, *A Theory of Justice*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1971.

facilement identifiables: Portoricains, Mexicains, etc. La proposition risque dans les autres cas d'entraîner la déchéance des classes sociales juste supérieures, qui voudraient ainsi jouir de l'aide supplémentaire.

C'est pourquoi Sen a proposé une règle moins forte mais tout de même suffisante pour régler notre problème des famines⁴⁰. S'il est vrai que l'on puisse attribuer à Rawls le principe du maximin, ce qui est douteux car Rawls se concentre plutôt sur la disponibilité de «biens primaires» définis «*a priori*», alors Sen proposerait à la place le principe du «leximin», par lequel la redistribution serait plus progressive et empêcherait les gens de se précipiter au-dessous de la ligne de pauvreté pour jouir de plus d'aide ou d'y être plongés par le poids accru des taxes redistributives sur leurs épaules. Des versions ultérieures ont amélioré les critères de priorité au-delà de la simple utilisation de l'inverse des coefficients de Gini pour mesurer la pauvreté et le besoin d'aide subséquent. Mais avant de passer à l'aspect déductif et «*a priori*» des «biens primaires», où Rawls se définit dans la ligne déontologique de Kant, et à leur extension par Sen dans le concept d'une aide non pas à partir d'une quantité minimale nécessaire de droits et d'autres biens primaires, mais de nécessités selon les possibilités d'exercer ses facultés, examinons cet aspect plus utilitariste de Rawls.

Le rapprochement avec l'utilitarisme vient de la façon dont Rawls pense faire agréer ses deux principes: 1) de liberté ou de chances égales d'accéder à des situations enviables, 2) même si l'inégalité en résulte, elle est admise si elle est à l'avantage de tous et sert à combler la «différence» au départ, le fossé trop large qui empêche les plus démunis de participer à la course. Ils sont en effet susceptibles d'être présentés dans le cadre de la théorie des jeux de stratégie, car pour faire accepter ses principes, surtout le second, Rawls fait appel à la notion du contrat originel par le biais de ce qu'il appelle «le voile d'ignorance». Il s'agit d'arriver à un contrat social par un jeu de stratégie à somme nulle dans lequel on cherche les principes qui permettraient à tous de sauvegarder au moins un minimum, si l'on se place dans l'hypothèse de l'ignorance de l'échelon que l'on occupera dans l'échelle sociale qui résultera de l'application de ces principes. Rawls pense qu'on arrivera logiquement à choisir les principes qu'il propose pour s'assurer du maximum de chances si l'on était parmi les derniers. De là le principe du «maximin» ou de sauvegarder le maximum d'une situation de perdant.

Le «voile d'ignorance» est ici une autre formulation du désir d'objectivité, d'impersonnalisation ou de neutralité qui doit présider à la recherche de règles générales. Le «spectateur» de Hutcheson, Hume et Smith et l'«universalisation» de Kant posent ainsi une sorte d'objectivité. Rawls, d'ailleurs, se réfère explicitement à Hume et Smith lorsqu'il défend sa conception de la justice vue comme équité seulement. La main invisible de Smith conduit à un consensus social sur des règles jugées avantageuses par les intervenants, et «le spectateur impartial serait probablement d'accord pour approuver un système social dont les principes de

40. Sen, A.K., «Informational Bases of Alternative Welfare Approaches», *Journal of Public Economics*, vol. 3, 1974, 387-403.

justice sont seulement ceux sur lesquels on se serait mis d'accord selon le modèle d'un contrat»⁴¹. Même s'il se réfère souvent à Kant et qu'il base sur cet auteur la priorité des droits sur l'utilité, il ramène souvent Kant à ses propres perspectives, par exemple, en lui prêtant le voile d'ignorance, la justice vue comme équité, et le système kantien est même vu dans la tradition du contrat social. Rawls écrit d'ailleurs⁴²: «je ne prétends pas que les principes de justice proposés sont des vérités nécessaires ou se déduisent de telles vérités. Une conception de la justice ne peut se déduire de prémisses ou de conditions évidentes des principes; elle se justifie plutôt par un réseau de convergences qui se supportent mutuellement et unissent plusieurs considérations en une vue cohérente».

Dans ce cas, il faut tout de suite remarquer que la justification des principes d'équité par une situation contractuelle originelle hypothétique marquée par le voile d'ignorance n'a pas la même plausibilité que l'acceptation intérieure par chacun de règles dont l'universalisation apparaît souhaitable. En d'autres termes, chacun peut se convaincre que ce monde irait mieux si le mensonge sous toutes ses formes en était banni et si chacun adhérerait pour sa part à cet impératif catégorique ou absolu. Mais on ne peut hypothétiquement adhérer dans un jeu à des règles qui nous avantagent avant de savoir précisément si les autres entérinent les mêmes règles relatives.

C'est pourquoi le maximin et le leximin peuvent être appliqués à Rawls dans un contexte utilitariste, avec d'autres techniques de comparaisons interpersonnelles comme le principe de graduation de Suppes dont nous avons parlé plus haut et celles de Harsanyi et de Hare. Il suffit pour s'en convaincre de lire l'Axiome faible d'équité proposé par Sen dans la ligne du leximin de Suppes pour corriger le maximin de Rawls⁴³: «On considère le cas dans lequel le bien-être d'une personne se ramène à son propre revenu, sans interdépendance: si la personne j préfère être l'individu i au lieu de l'individu k pour chaque niveau de revenu personnel allant à i et à k , connaissant les caractéristiques extérieures au revenu pour i et k , alors en divisant un revenu fixe total entre i et k , la personne j doit donner au moins autant de revenu à k qu'à i ». La technique utilisée est celle de l'extension de sympathie vue avec Suppes et elle est par conséquent sujette aux mêmes limitations pratiques. Comme l'extension de sympathie (*extended sympathy*) compare des niveaux de revenu seulement, assimilés dans la vision «welfariste» au bien-être, cette méthode est moins exigeante que le cardinalisme de Marshall et de Pigou, dont l'utilitarisme exige des unités cardinales d'utilité comparables entre individus. La difficulté apparaît encore plus réduite si l'on compare Rawls à Marshall: le «maximin» de Rawls n'a pas à comparer les gains et les pertes d'utilité entre individus; il n'a même pas à les placer dans un ordre décroissant de misère comme avec le principe de graduation ou le «leximin», il suffit de connaître la personne la plus basse de l'échelle

41. *A Theory...*, *op. cit.*, 184-5.

42. *Ibid.*, 21.

43. Sen, A.K., «Informational Bases...», *op. cit.*, 393-4.

et de savoir qu'elle est mieux dans la situation subséquente que dans la situation originale pour que le second principe de Rawls soit vérifié.

A cause de sa relative facilité d'application, même généralisée du «maximin» au «leximin», on comprend que plusieurs auteurs, dont Sen, ne voient «pas de raison pourquoi la règle du «maximin» de Rawls ne pourrait pas être analysée en elle-même comme un jugement normatif, sans l'encombrer de tout le processus élaboré de la «position d'origine»⁴⁴. Mais voilà le *hic*: le processus irréaliste et encombrant pour arriver aux principes d'équité permet au raisonnement de toujours rester au niveau d'une utilité homogène pour comparer la désutilité d'obéir maintenant à des principes dans l'espoir d'un gain d'utilité à long terme grâce aux mêmes principes. Comme, avec son revenu, l'individu compare «*de facto*» la portion de son budget qu'il consacre à des fins apparemment incomparables: l'exercice altruiste d'un don avec l'achat hédoniste d'articles de confort, il résout en son fort intérieur le problème de comparaison cardinaliste d'un principe éthique contre un article du marché. Dès qu'on ouvre la porte à deux niveaux de préférence comme Sen veut le faire avec les principes de Rawls, on doit résoudre le conflit entre les deux niveaux de préférence: éthiques et hédonistes ou «*welfaristes*» par deux mécanismes de décision sociale. En voulant faire payer les professeurs, ministres du culte, magistrats, par leur public, Adam Smith tentait lui-même de renvoyer à la décision de l'individu l'attribution de son budget entre des valeurs éthiques, des biens publics et des biens privés selon un même mécanisme qui lui permettait de comparer toutes ces sortes de biens. Sen a décortiqué cette vision utilitariste en trois caractéristiques principales: arriver à une sommation totale des utilités ou des indices individuels de bien-être; «*welfarisme*»: l'évaluation d'une situation se fait exclusivement par l'information donnée par les utilités individuelles; «conséquentialisme»: la valeur d'une action - et (plus généralement) - du choix de toutes les variables-contrôles - doit être jugée entièrement par l'appréciation des conséquences. Les principales variables-contrôles sont les aspects choisis de l'utilitarisme: utilitarisme des actes, des motifs, des règles.

La fonction d'utilité la plus simple est l'addition algébrique benthamienne: $U = \sum_i u_i$ où u_i indique l'utilité de l'individu i . Le problème des comparaisons interpersonnelles d'utilité à la fois dans le choix de l'unité et de la détermination du niveau a fait passer à la fonction de bien-être W-Bergson-Samuelson qui est ordinale et prévoit une pondération des utilités selon une règle éthique de répartition: $W = f(a_1 u_1, a_2 u_2, \dots, a_n u_n)$ où a_1, a_2, \dots, a_n sont des poids positifs attachés aux utilités individuelles. On connaît maintenant des fonctions de bien-être de Bergson-Samuelson qui remplacent l'indice de bien-être $W = f(a_i u_i)$ par des choix ordonnés de diverses options. Cet élargissement permet de comparer des biens et des situations à caractère éthique. Mais, comme la fonction originale, elles ne peuvent faire de comparaisons interpersonnelles et demandent l'unanimité pour arriver à une décision⁴⁵.

44. *Ibid.*, 397.

45. Slivinski, A., «Bergson Social Welfare Functions in Applied Welfare Analysis», *Social Choice and Welfare*, vol. 4, 1987, 241-51.

Puisque Bentham et John Stuart Mill ne voyaient pas d'inconvénient à considérer divers niveaux d'utilité, Bentham disant s'inspirer parfois de Kant et Mill parlant du plaisir du porc comparé à d'autres sortes de plaisirs expérimentés par certains hommes, comme le plaisir esthétique, plusieurs auteurs pensent que l'utilitarisme est susceptible d'admettre règles ou espèces différentes d'utilité. Mais on complique alors la démarche en s'éloignant des trois caractéristiques: sommation d'utilités: donc supposément homogènes par définition, conséquentialisme: donc pas de règles en principe, *welfarisme*: uniquement l'utilité des individus devrait compter.

Pour Sen, l'utilitarisme est fondamentalement tronqué: il préfère baser la redistribution non sur l'utilité, ni même sur les biens primaires de Rawls, mais sur les capacités des individus à remplir certaines fonctions dans leur environnement. Mais il n'est pas évident pour les utilitaristes que les personnes qui ont plus de potentialité devraient recevoir plus. Par ailleurs, Sen reproche tant aux utilitaristes qu'aux libertariens qui disent s'inspirer de J.S. Mill l'aspect négatif plutôt que constructif qui ressort de leur concept de «liberté négative»: qu'on exerce le moins de coercition possible sur les activités individuelles. Les libertariens partent du respect de droits mais sont insensibles aux conséquences sociales de l'exercice des droits de propriété. Les utilitaristes mesurent une utilité abstraite incapable de générer par elle-même certaines règles dont ils admettent le besoin et qui doivent venir d'ailleurs⁴⁶. C'est pourquoi d'ailleurs Rawls dit s'inspirer de Kant, tout en rejetant, comme on a vu, des impératifs catégoriques ou universellement valables.

Mais il faut bien une décision extérieure à l'utilitarisme pour imposer l'axiome faible d'équité de Sen, puisque même la comparaison des niveaux d'utilité par le revenu suppose une comparaison interpersonnelle. Comment arriver alors à de telles règles? Harsanyi supposait deux sortes de préférences: les préférences égocentriques pour les biens du marché et les préférences éthiques impersonnelles. Puisque le voile d'ignorance de Rawls et les jeux de stratégie ne permettent pas d'arriver d'une façon réaliste à de telles règles et que la «sympathie étendue» ou «extensive» de Arrow, Hare et Suppes apparaît irréaliste, Hare retourne à Kant pour une forme d'universalisation dans le second de deux niveaux d'utilité. Nous pensons que Smith est plus près d'une voie susceptible de suggérer des solutions. Comment?

c) *Le consensus rationnel de Smith*

C'est E.G. West qui emploie le terme de «consensus rationnel» pour caractériser la république de Smith et celle de Jean-Jacques Rousseau, qui s'éloigne à la fois des majorités tyranniques et incohérentes de la démocratie populaire et des despotes personnels ou étatiques qui restreignent la sphère des libertés⁴⁷. Nous avons déjà invoqué la possibilité de solutions par raisonnement déductif à partir de positions généralement acceptables. Une interprétation de Kant plus éloignée de celle des utilitaristes et de Rawls permet également de ranger Kant parmi les tenants d'un

46. Sen, A.K., *Ressources, Values and Development*, op. cit., 312-15.

47. West, E.G., «Adam Smith's Economics of Politics», *History of Political Economy*, vol. 8, N° 4, déc. 1976, 526.

consensus rationnel au XVIII^{ème} siècle. Voici comment nous entendons procéder. Nous esquisserons d'abord les données du problème telles qu'elles se posent maintenant et les éléments de solution qu'on trouve, par exemple, dans un livre récent de Hare, mais dont nous nous éloignerons parce qu'il est trop exclusivement utilitariste. Nous montrerons ensuite comment Adam Smith pose le problème et quels éléments de solution il propose.

1) *Les éléments d'une solution.*

Le refus de considérer des lois permanentes à cause du recours à une nature immuable qu'elles impliquent empêche de considérer l'aspect déontologique pourtant jugé nécessaire. On l'a vu dans les déclarations de Rawls. R.M. Hare⁴⁸ cherche dans la même direction. Pour lui, Aristote n'est pas loin des utilitaristes, car il prétend que les règles morales et politiques existent en vue du bonheur, non à cause de leur imposition par une loi divine. Et pourtant Aristote conclut que la voie du bonheur, c'est d'abord la vertu, c'est-à-dire des habitudes considérées nécessaires et imposées comme des règles pour favoriser surtout les facultés intellectuelles et l'amitié. Kant ne serait pas loin d'Aristote non plus, ni des utilitaristes des règles. Puisque des lois immuables dérivées des exigences abstraites d'une nature ne sont pas pour Kant la solution, il a recours à l'expérimentation imaginaire de l'universalisation pour qu'une personne arrive à justifier des lois nécessaires «*a priori*». Pour Hare, cette universalisation est extensive à tous les individus en général et on y arrive en sympathie extensive, en se mettant à la place des autres. On atteint ainsi un second niveau d'utilité où l'on reconnaît par une plus grande impartialité la nécessité de lois générales qui assurent une plus grande utilité à long terme. L'impartialité et l'universalisation font de ce niveau la «pensée critique».

Outre la difficulté du mécanisme de sympathie extensive pour arriver à l'universalisation d'une règle, on peut aussi déceler dans cette approche un morcellement de l'éthique de Kant: Kant arrive-t-il seulement à des règles universalisables particulières et sans connexions ou sans structure de cohérence logique entre elles? Ses lois, vues à travers les prismes de Rawls et de Hare, ne sont-elles pas plutôt ces lois auxquelles l'utilitarisme consent: permanentes, mais pas éternelles ni catégoriques, ultimement changeables lorsque l'utilité sociale le veut, et déconnectées ou indépendantes? Telle semble être la vision courante si l'on se fie à l'intéressant article d'Economica publié en 1975 par Laffont et qui assimile l'impératif kantien à une contrainte macroéconomique, comme en fait foi le titre même de l'article: «Macroeconomic Constraints, Economic Efficiency and Ethics: an Introduction to Kantian Economics».

Ce point est crucial, car il dénote une divergence de vues fondamentale entre les interprétations de Kant par les utilitaristes, surtout britanniques, et les commentateurs du continent. Ainsi, le *Kant* de Werkmeister commence par une citation-choc de Kant: «La raison humaine est par nature architectonique... Elle considère tout notre

48. Hare, R.M., *Moral Thinking*, op. cit.

savoir comme faisant partie des possibilités d'un système»⁴⁹. L'auteur trouve dans une *Réflexion* de 1771 de Kant le projet central éthique de ce dernier: «Toute la question du principe de moralité est de savoir comment est possible un impératif catégorique (apodictique), un qui ne soit pas conditionnel»⁵⁰. L'auteur d'un classique sur Kant, Körner, insiste également pour expliquer aux Britanniques, dont Sir David Ross, que vouloir chez Kant n'est pas désirer, que la vertu est la disposition ferme à accomplir son devoir avec sérénité, non de chercher à maximiser son utilité⁵¹. Les auteurs français, du classique Vialatoux au moderne Gilles Deleuze, arrivent aux mêmes conclusions: «Il faut reconnaître, écrit Vialatoux, que certains textes mal rédigés de Kant semblent se prêter parfois à cette interprétation [utilitaire]. Mais cette interprétation serait entièrement fausse». «Seul l'homme en tant qu'être raisonnable peut trouver la fin de son existence en lui-même. S'agit-il de l'homme en tant qu'il cherche le bonheur? Non, renchérit Deleuze, car le bonheur comme fin laisse entièrement subsister la question: pourquoi l'homme existe-t-il (sous une «forme» telle qu'il s'efforce de rendre son existence heureuse)?»⁵².

Ce qui rapprocherait plutôt Kant d'Aristote serait son approche conceptuelle remontant à l'idée structurée d'une nature. Cela apparaît avec force dans la première formule dérivée par Kant de la formule-mère de l'impératif catégorique «agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle soit une loi universelle» et qui s'énonce: «agis comme si la maxime de *ton action* devait par ta volonté être érigée en loi universelle *de la nature*». Et Vialatoux commente⁵³: «une *nature* c'est un système d'objets régi par des lois universelles et nécessaires. Cette première formule dérivée signifie donc que chacune de nos actions devra être telle que la maxime d'où elle procède puisse être érigée en loi d'une nature, c'est-à-dire soit inséparable, intégrable dans un système régi par des lois universelles, dans un ordre excluant toute contradiction, toute déraison».

Nous en avons suffisamment dit pour voir l'intérêt de ce point de vue. L'aspect systémique ou architectonique des vues sur la nature devrait garantir que même si nous arrivons à l'impératif catégorique par une procédure allant de l'individu à l'universalisation, il devrait exister des liens logiques entre ces impératifs, de façon à former une chaîne de raisonnements déductifs interreliés jusqu'aux applications. Cet aspect de nature ajoute à l'universalisation horizontale ou en extension l'idée de propriétés hiérarchiquement reliées en compréhension. Ainsi, au lieu que la règle de choix collectif de Arrow essaie de tirer un ordre social de toutes les possibilités d'ordres imaginables avec un nombre donné d'objets, on n'aurait en réalité qu'un petit nombre de projets de constitution dont les propriétés se déduiraient logiquement

49. Werkmeister, W.H., *Kant: the Architectonic and Development of his Philosophy*, Open Court Publishing Company, La Salle, Ill., 1980, page-dédicace, ma traduction.

50. *Ibid.*, 130.

51. Körner, S., *Kant*, Penguin Books Ltd, Harmondsworth, 1955, p. 130.

52. Vialatoux, J., *La morale de Kant*, Sième édition, Presses Universitaires de France, Paris, 1968, p. 43; Deleuze, G., *La Philosophie critique de Kant*, 3ième édition, P.U.F., Paris, 1971, 102.

53. *Op. cit.*, 40-41.

de principes généraux et ne seraient pas librement interchangeables comme les briques dans une construction de maison. Le théorème d'Arrow verrait ainsi son importance grandement réduite cependant qu'un processus de recherche de maximes universalisables serait plus conceptuel que procédurier, car il vaudrait surtout pour certaines règles générales avec les déductions qui s'ensuivraient.

Mais on comprend le point de vue conséquentialiste de Rawls et des utilitaristes, y compris Arrow: on pourrait facilement déduire de la notion de nature humaine l'égalité de tous les hommes raisonnables et en inférer qu'ils devraient par conséquent tous être traités également dans le partage des revenus, politique économique désastreuse. Y souscrivirent pourtant des utilitaristes comme Pigou et Lerner, mais en procédant graduellement, de façon à tenir compte des conséquences pour l'ensemble. Car si Pigou proposait la redistribution graduelle en se fondant sur l'utilité marginale décroissante, il ajoutait sa deuxième proposition par laquelle la redistribution ne devait pas décourager l'effort et faire baisser la productivité et ultimement conduire à l'appauvrissement de la nation vue comme un tout.

On peut ajouter à l'importance de tenir compte des conséquences un argument philosophique important de Wittgenstein, ami de Keynes et de Sraffa à Cambridge, ce que ne fait pas le déontologisme de Kant, mais que pourrait faire Aristote, même si ses règles en vue de la vertu et de la vie heureuse semblent assez rigides parce que conceptuelles. Dans sa célèbre «conférence sur l'éthique»⁵⁴, Wittgenstein rejette les éthiques générales par l'argument que nous ne pouvons être sûrs qu'une règle même unanimement acceptée soit toujours valide, car il faudrait connaître d'avance toutes ses possibilités d'application, qui sont infinies dans le temps. Il n'existe donc pas de règle éthique absolue qui réfère au monde sensible de notre expérience. Nous ne pouvons avoir que des règles relatives à des situations connues, car nous franchissons les bornes d'un langage bien formé lorsque nous formulons un jugement absolu sur des états du monde. Mais Wittgenstein conclut ainsi sa conférence sur la recherche de principes absolus⁵⁵: «Ce qu'elle dit n'ajoute rien à notre savoir, en aucun sens. Mais elle nous documente sur une tendance qui existe dans l'esprit de l'homme, tendance que je ne puis que respecter profondément quant à moi, et que je ne saurais sur ma vie tourner en dérision».

2) *L'approche de Smith.*

Smith avait déjà remarqué les limites du raisonnement uniquement déductif en notant qu'il manquait de sentiment ou de sensibilité. Il connaissait en effet des rapports sur des disciples de Descartes qui molestaient les animaux en disant de les laisser gémir, ce n'était que des machines. Il maintenait cependant contre la priorité des sentiments la nécessité de la raison. C'est même la raison qui a le premier rôle dans le jugement d'une action pour nous indiquer si elle est adéquate ou appropriée.

54. Wittgenstein, L., *Leçons et conversations suivies de Conférence sur l'éthique*, Gallimard, Paris, 1971. Je m'inspire ici d'un article déjà publié: Pelletier, G., «Kant ou Smith? le problème du naturalisme éthique et l'économique», *Cahiers d'Ethos*, no. 4, 1989, 2-34.

55. *Conférence... op. cit.*, 155

Quant aux sentiments moraux, qui rejoignent la règle d'or reprise par Kant, Hutcheson lui-même avait reconnu que la bienveillance était insuffisante à assurer la bonne marche d'une économie et qu'il fallait céder à l'égoïsme. Smith reproche aux sentiments de négliger les conséquences, mais il reprend l'idée de Butler de la justification d'un amour dépassionné de soi, qui est la base de l'activité libre et de son propre épanouissement. Mais le jugement par les conséquences ne vient qu'en dernier lieu, pour éviter que des minorités ne soient sacrifiées à l'avantage des majorités. Il rejoint donc les remarques des auteurs actuels sur la nécessité d'une approche composite, qui ne soit exclusivement ni conséquentialiste, ni conceptuelle, ni déontologique.

Comme Kant, Hare, Harsanyi, Sen et de plus en plus d'auteurs, Smith distingue la sphère de l'utilité de la sphère des devoirs. Et même dans la sphère des obligations, on peut distinguer chez lui comme chez Hume au moins deux niveaux. D'après des recherches pour réhabiliter Hume, ce dernier était moins incohérent qu'on ne croit. S'il est vrai qu'en passant de son *Traité de la nature humaine* (1737), où la sympathie est un mécanisme de reproduction des sentiments des autres dans notre imagination, à son *Enquête sur les principes de la morale* (1751), où la sympathie est un sentiment de bienveillance incohérent avec le mécanisme original, on refait l'unité de Hume en privilégiant la notion de mécanisme. Mais alors le sentiment dominant de l'oeuvre devient l'utilité, puisque Hume a écrit⁵⁶: «Tout ce qui a de la valeur quelle qu'elle soit, se classe si naturellement sous le tire d'*utile* ou d'*agréable*, le *utile* ou le *dulce*, qu'il n'est pas facile d'imaginer pourquoi nous devrions chercher plus loin et considérer la question comme un sujet de recherche minutieuse ou de questionnement». Comment concilier cette notion de la valeur avec les motifs de produire l'acte et le sens du devoir, également invoqués par Hume?

D'après Aiken, il faut distinguer chez Hume l'utilité ou notion de valeur, rattachée à l'objet que nous évaluons, du sentiment moral ou sens de la moralité, qui est rattaché aux motifs et dispositions du sujet plutôt qu'à l'acte lui-même. Mais le sens de la moralité est lui-même en partie extérieur au sujet et un phénomène «*ex post*», car il est l'intériorisation par le sujet de ce qu'exigent les conventions sociales et les moeurs. «Nulle action, nous dit Hume, ne peut être moralement bonne ou vertueuse à moins de postuler dans la nature humaine quelque motif pour le produire, distinct du sens de la moralité»⁵⁷. En effet, les gens ont dû commencer par poser un nouveau geste par la force de leurs motifs intérieurs, avant que les autres approuvent ou désapprouvent cette action et que soit défini le sens de la moralité à son sujet. Hume d'ailleurs, comme Smith, devait ainsi définir un sens du devoir qui nous poussait à accomplir un acte même s'il était désapprouvé extérieurement par le sens de la moralité.

Sous l'influence de Smith, Hume en était donc venu à postuler d'autres principes éthiques que l'utilité. Bien qu'il exige une bonne rétribution des ouvriers

56. *Hume's Moral and Political Philosophy*, edited with an introduction by Henry D. Aiken, Hafner Publishing Company, New-York, 1948, XXXIV.

57. *Ibid.*, XXXV.

et qu'il approuve en partie la société de consommation comme correspondant au sens de la moralité, il serait intéressant de savoir à quelles propositions éthiques s'alimente son troisième degré de jugements normatifs, celui du sens du devoir. On sait qu'il admirait les stoïciens comme Smith. Quelles propositions correspondant aux valeurs actuelles pourrait-il émettre, est un sujet de recherche encore peu exploré.

Smith, comme les utilitaristes d'ailleurs, fait partie du naturalisme du siècle. L'utilitarisme juge bon ce que les gens désirent; la théorie est donc impuissante à s'enquérir des motifs qui font que les gens trouvent une chose utile et même les transferts se font en pouvoir d'achat anonyme. A la différence des utilitaristes, Smith s'enquiert en premier lieu des motifs qui poussent les gens à agir. Son mécanisme de sympathie est justement destiné à nous placer en imagination dans la situation d'un autre pour juger si son action est appropriée aux motifs qui semblent l'animer. Smith distingue même ce spectateur extérieur, qui ne connaît pas tous les motifs, du spectateur du dedans, qui peut avoir des motifs différents d'agir. Au lieu qu'elle soit au troisième niveau des valeurs comme chez Hume, sa recherche des motifs des actes, pour juger de leur propriété, se fait déjà au deuxième niveau, celui du sens de la moralité ou de l'éthique ambiante. La recherche de ces motivations permettrait déjà de prévoir quelles formulations devraient prendre les propositions éthiques destinées au bien à long terme par rapport à l'utilité courante, et quelles sont les formes que devraient prendre les divers aspects entourant une plus grande égalité. On sait en effet que les gens veulent de plus en plus s'assurer des formes spécifiques d'aide pour lesquelles ils donnent leur argent: pas un transfert anonyme mais d'abord des soins médicaux et une nourriture hygiénique, etc.

Smith pense comme Hume à un troisième niveau⁵⁸: «Une différence considérable existe entre vertu et simple action appropriée; entre qualités et actions qui suscitent l'admiration et entraînent la célébrité et celles qui méritent simplement notre consentement». Quels raisonnements permettent d'atteindre ce niveau critique de la moralité ambiante? Qu'est-ce qui produit ces motivations au troisième niveau? Quelles sont-elles selon Smith? Son naturalisme fait que Smith décrit plus des mécanismes dans son livre qu'il ne propose de solutions éthiques. Il suppose simplement que si l'on décrit des mécanismes corrects, seront bonnes les propositions qui découleront de ces mécanismes dûment approuvés par la société.

On sait que le spectateur de l'extérieur jugera d'autant mieux les inconnus qu'il sera plus informé des motifs des gens qui sont extérieurs à son clan, à sa nation, à son continent. L'état de guerre perturbe le plus le mécanisme de sympathie dans la compréhension réciproque des motifs des belligérants. On suppose qu'en bon stoïcien et comme tel citoyen de la terre, Smith pensait que l'extension du spectateur extérieur à une vision universalisante faisait coïncider spectateur extérieur et arbitre impartial du dedans quand il parle indifféremment du «spectateur réel ou supposé de notre conduite»⁵⁹. On suppose aussi que sa discrimination entre actions appropriées

58. *Theory of Moral Sentiments*, (T.M.S.), op. cit., 25.

59. T.M.S., 145.

simplement agréées par le spectateur impartial et actions extraordinaires repose sur un système philosophique de valeurs qui semble s'inspirer du stoïcisme, puisque l'harmonie stoïcienne de l'Univers qui tourne même au bien les vices explique l'optimisme de la main invisible etc. Mais il resterait à faire ressortir les propositions éthiques de ce troisième niveau et leurs implications pour voir lesquelles sont susceptibles d'être encore endossées. On aurait ainsi continué l'exploration en compréhension, à la recherche des propositions fondamentales de Smith.

Nous en avons déjà énoncé un certain nombre, valant pour l'époque de Smith, et les institutions qui en découlaient. Sa pensée a déjà permis des courants d'idées qui ont sondé les fondements éthiques de la théorie de la valeur, conduit à la recherche de rentes, fait voir la coexistence possible de valeurs proclamant l'opulence cependant que le sage s'exerçait à la modération et à la maîtrise de ses passions. Le fait qu'il ait introduit à la suite de Butler un plus grand usage de la raison dans le jugement éthique permet-il d'entrevoir un système intégré? La propriété d'une action est définie «la convenance ou l'inconvenance, la juste mesure ou la démesure que le sentiment exprime par rapport à l'objet qui le provoque»⁶⁰. Il s'agit d'une raison instrumentale, axée sur des impératifs hypothétiques, selon Kant. Il faut penser le spectateur idéal et abstrait de l'intérieur s'alimentant à des systèmes généraux plus vastes pour critiquer la corruption du sentiment moral. Smith travaillerait alors davantage en compréhension.

Mais nous en restons pour le moment à l'idée-maîtresse de la recherche de motifs à deux niveaux, avant de tenir compte des conséquences. Ce programme est déjà formidable au niveau sociologique. Avec en plus l'exploration progressive d'un contenu normatif supposé sous-jacent, que le naturalisme éthique n'a pas permis à Smith d'élaborer, peut-on penser à un programme de recherche intéressant pour ceux qui veulent sortir de l'utilitarisme tout en ne perdant pas contact avec l'économique? Le réductionisme naturaliste pourra-t-il être surmonté pour que Smith apparaisse plus prometteur que Marx, Kant, Hegel, ou John Stuart Mill pour intégrer l'aspect économique à des visions actuelles du monde? Peut-être. Et c'est déjà une réponse qu'on n'aurait pas pensée possible il y a vingt ans.

60. *T.M.S.*, 18.